

# Pyrrhon et le scepticisme primitif

par

Victor Brochard

Article de la *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, 6<sup>ème</sup> année, 1885, pages  
517-532

[Alain.Blachair@ac-nancy-metz.fr](mailto:Alain.Blachair@ac-nancy-metz.fr)

Cliquez sur le lien ci-dessus pour signaler des erreurs.

[517] Les sceptiques anciens reconnaissaient expressément Pyrrhon pour leur maître, et leur doctrine a conservé chez les modernes le nom de pyrrhonisme. Il semble que tous les écrivains sceptiques se soient fait un devoir ou une habitude d'inscrire son nom en tête de leurs ouvrages. *Ænésidème* intitule un de ses ouvrages Πυρρώνειοι λόγοι, et quatre siècles après la mort de Pyrrhon, Sextus Empiricus donne encore à un de ses livres le nom d'Hypotyposes Pyrrhoniennes.

Cependant Pyrrhon est un des philosophes les plus mal connus de l'antiquité. Nous avons sur lui peu de renseignements, et encore ces renseignements ne s'accordent pas très bien entre eux. Il y a, à vrai dire, deux Pyrrhon, celui de la tradition sceptique représentée par Aristoclès, Sextus Empiricus et Diogène ; celui de la tradition académique conservée par Cicéron. Après avoir résumé les principaux faits de sa biographie, nous examinerons ces deux traditions, et nous essayerons en les conciliant de déterminer le véritable caractère de Pyrrhon et la portée de sa doctrine.

I. Pyrrhon, fils de Pleistarque<sup>1</sup>, ou, suivant Pausanias<sup>2</sup>, de Pistocrate, naquit à Elis, vers 365<sup>3</sup> av. J.-C. Il était pauvre, et commença par cultiver, sans grand succès, la peinture : on conservait encore dans sa ville natale, au temps de Pausanias, des lampadophores assez médiocrement exécutés, qui étaient son œuvre. Ses maîtres en philosophie [518] furent Bryson<sup>4</sup>, disciple de Socrate, ou, ainsi qu'il semble plus

---

<sup>1</sup> *Diog.* IX, 61. - Suidas (Πύρρων).

<sup>2</sup> VI, 24, 4.

<sup>3</sup> Pour fixer la date de Pyrrhon, voici les documents dont nous disposons : 1° un article de Suidas (Πύρρων) où il est dit qu'il vécut au temps de Philippe de Macédoine dans la 111<sup>e</sup> olympiade (336-332), ce qui ne nous apprend rien de précis (voir Haas, *de Sceptic. philos. success.*, Wurtzbourg, 1875, p. 5) ; 2° un texte de Diogène (IX, 62) où il est dit qu'il vécut 90 ans ; 3° les témoignages de Diogène qui nous montrent en lui un des compagnons d'Alexandre. Comme il avait, avant de partir pour l'Asie, cultivé la peinture et suivi les leçons de deux maîtres, il est permis de conjecturer qu'il était âgé de plus de 30 ans au moment de l'expédition d'Alexandre (327). De là les dates de 365 à 275 sur lesquelles la plupart des historiens, Zeller, Haas, Maccoll (*The Greek Sceptics*, London and Cambridge, Mac-Millan, 1869), M. Waddington, tombent d'accord.

<sup>4</sup> Quel est ce Bryson dont Pyrrhon suivit les leçons ? C'est un point qu'il s'agit d'éclaircir, car il faut savoir s'il y a un lien entre le Pyrrhonisme et l'école de Mégare. Diogène l'appelle fils de Stilpon ; c'est manifestement une erreur, car Stilpon vécut beaucoup plus tard, et eut pour disciple Timon. (Zeller, *Die philos. der Griechen*, bd. II, p. 213, 3<sup>e</sup> aufl. 1875.) Suidas (Πύρρων) dit que Bryson était disciple de Clinomaque, ce qui ne s'accorde guère mieux avec la chronologie, et Suidas se contredit lui-même en attribuant ailleurs (Σωχράτης) d'autres maîtres à Bryson. Deux hypothèses sont possibles : ou Pyrrhon n'était pas disciple de Bryson, ou

probable, d'Euclide de Mégare, puis Anaxarque qu'il suivit partout dans la campagne d'Asie. Vraisemblablement le premier lui enseigna la dialectique subtile qui fut tant en honneur dans l'école de Mégare, et qui aboutissait naturellement à une sorte de scepticisme sophistique. L'autre l'initia à la doctrine de Démocrite, pour laquelle il conserva toujours un goût très vif<sup>5</sup>.

En compagnie d'Anaxarque, Pyrrhon suivit Alexandre en Asie : il composa une pièce de vers dédiée au conquérant, et qui lui valut un présent de 10 000 pièces d'or<sup>6</sup>. Il connut les gymnosophistes et les mages indiens, et probablement ce Calanus<sup>7</sup>, qui accompagna quelque temps Alexandre, et donna à tous les Grecs étonnés le spectacle d'une mort volontaire si fièrement et si courageusement supportée. Sans doute ces événements firent sur l'esprit de Pyrrhon une profonde impression, et déterminèrent, au moins en partie, le cours que ses idées devraient prendre plus tard.

[519] Après la mort d'Alexandre, Pyrrhon revint dans sa patrie : il y mena une vie simple et régulière, entouré de l'estime et de la considération de ses concitoyens,

---

Bryson n'était pas fils de Stilpon. Zeller (bd. IV, p. 481, 3<sup>e</sup> aufl. 1880) penche pour la première : nous inclinons vers la seconde. Pyrrhon a eu certainement pour maître un Bryson. Diogène l'atteste, et Suidas le répète à deux reprises. Mais il résulte du texte de Suidas (Σωχράτης) que le Bryson dont il s'agit était non le fils de Stilpon, mais un disciple de Socrate, ou suivant d'autre, d'Euclide de Mégare. Σωχράτης, φιλοσόφους εἰργάσατο... Βρύσωνα Ἡρακλεώτην ὅς τὴν ἐριστικὴν διαλεκτικὴν εἰσήγαγε μετὰ Εὐκλείδου... τῖνες δὲ Βρύσωνα οὐ Σωχράτους ἀλλ' Εὐκλείδου ἀκροατὴν γράφουσι, τοῦτου δὲ καὶ Πύρρων ἠκροάσατο. C'est sans doute le même Bryson dont parle Aristote, qui avait trouvé la quadrature du cercle et qui est appelé un sophiste. (Arist. *Rh.* III, 2, 13. *De anim. histor.* VI, 5, IX, 11. *De sophist. elen.* XI, 3, - XI, 26. - Cf. Ravaisson, *Essai sur la métaphysique d'Aristote*, t. II, p. 74, Paris, Joubert, 1846.

<sup>5</sup> *Diog.* IX, 61-67. *Aristoclés* ap. Euseb. *prép. Evang.* XIV, 18, 27. - Outre Bryson et Anaxarque on compte quelquefois Ménédème parmi les maîtres de Pyrrhon. (Ch. Waddington, *Pyrrhon et le Pyrrhonisme*, dans les séances et travaux de l'Acad. des Sc. morales et politiques, 1876, p. 85, 406, 646.) Mais il résulte d'un texte de Diogène (II, 441) que Ménédème vivait encore au temps de la bataille de Lysimachie (278 av. J.-C.) et il mourut à 74 ans : il était donc plus jeune que Pyrrhon d'environ 13 ans. Cf. Suidas (art. Ἄρατος) Il est vrai qu'on lit dans Suidas (art. Σωχράτης) :... Φαίδωνα Ἡλεῖον καὶ αὐτὴ ἰδιαιὸν συτήσαντα σχόλην τὴν Ἡλειακὴν ἀπ' αὐτοῦ κληθεῖσαν ὕστερον δὲ αὐτὴ Ἐρετριακὴ ἐχλήθη, Μενεδήμου εἰς Ἐρέτριαν διδασκάντος· ἐχ τούτου τοῦ διδασκαλοῦ ὁ Πύρρων γέγονεν. On pourrait à la rigueur rapporter ἐχ τούτου τοῦ διδασκαλοῦ à Phédon : mais ce passage unique ne semble pas satisfaisant pour compter ni Phédon, ni Ménédème au nombre des maîtres de Pyrrhon.

<sup>6</sup> *Diog.* IX, 61, 67, *Sext. M.* 1, 282. *Plut.* *De Alex. fort.* I. 10.

<sup>7</sup> *Plut.*, *Vit. Alex.*, LXIX.

qui le nommèrent grand prêtre, et après sa mort lui élevèrent une statue qu'on voyait encore au temps de Pausanias<sup>8</sup>. Il mourut vers 275.

Sauf la pièce de vers dédiée à Alexandre, Pyrrhon n'a rien écrit. Sa doctrine n'a été connue des anciens que par les témoignages de ses disciples, et principalement de Timon.

Diogène, auquel nous empruntons la plus grande partie du résumé qui va suivre, ne fait aucune distinction entre Pyrrhon et Timon ; même suivant sa coutume, c'est la doctrine générale des Pyrrhoniens qu'il expose sous le nom de Pyrrhon, sans distinguer ce qui appartient au maître de ce que les disciples ont pu y ajouter. Il en est de même d'Aristoclès dans le fragment que nous a conservé Eusèbe.

II. - Un historien ancien, Aristoclès<sup>9</sup>, résumait en ces termes la doctrine de Pyrrhon : « Pyrrhon d'Elis n'a laissé aucun écrit ; mais son disciple Timon dit que celui qui veut être heureux doit considérer ces trois points : d'abord, que sont les choses en elles-mêmes ? puis, dans quelles dispositions devons-nous être à leur égard ? enfin que résultera-t-il pour nous de ces dispositions ? - Les choses sont toutes sans différences entre elles, également incertaines, et indiscernables. Aussi, nos sensations ni nos jugements ne nous apprennent-ils pas le vrai ni le faux. Par suite, nous ne devons nous fier ni aux sens, ni à la raison, mais demeurer sans opinion, sans incliner d'un côté ni d'un autre, impassibles. Quelle que soit la chose dont il s'agisse, nous dirons qu'il ne faut pas plus l'affirmer que la nier, ou bien qu'il faut l'affirmer et la nier à la fois, ou bien qu'il ne faut ni l'affirmer ni la nier. Si nous sommes dans ces dispositions, dit Timon, nous atteindrons d'abord l'*aphasie*, puis l'*ataraxie*. » - Douter de tout, et être indifférent à tout, voilà tout le scepticisme, au temps de Pyrrhon, comme plus tard. *Epoque*, ou suspension du jugement, et *adiaphorie*, ou indifférence complète, voilà les deux mots que toute l'école répétera : voilà ce qui tient lieu de science et de morale. Examinons d'un peu plus près ces deux points.

Pyrrhon n'a pas inventé le doute : car, bien avant lui, Anaxarque et plusieurs Mégariques ont tenu la science pour impossible ou incertaine. Mais Pyrrhon paraît être le premier qui ait recommandé de s'en tenir au doute, sans aucun mélange d'affirmation, au doute systématique, [520] s'il est permis d'unir ces deux mots. C'est lui qui, au témoignage d'Ascanius<sup>10</sup>, trouva la formule sceptique : suspendre son jugement (*ἐπέχειν τὴν συγκατάθεσιν*). Aristote n'emploie nulle part le mot *ἐποχή*.

La raison qu'il donnait, c'est que toujours des arguments de force égale peuvent être invoqués pour et contre chaque opinion (*ἀντιλογία*). Le mieux est donc de ne pas prendre parti, d'avouer qu'on ne sait pas (*ἀκαταληψία*) ; de ne pencher d'aucun côté (*ἀρρηψια*) ; de rester en suspens (*ἐποχή*). De là aussi

---

<sup>8</sup> *Diog.*, IX, 65. *Paus.*, VI, 24, 4.

<sup>9</sup> *Ap. Eus. prep. Evang.*, XIV, 18, 2, sqq.

<sup>10</sup> *Diog.* IX, 61. το τῆς ἀκαταληψίας καὶ ἐποχῆς εἶδος αἰσαγαγών.

diverses formules<sup>11</sup> qui ont la même signification : *Je ne définis rien* (οὐδὲν ὀρίζω). - *Rien n'est intelligible* (καταληπτόν). *Pas plutôt ceci que cela* (οὐδὲν μᾶλλον). Mais ces formules sont encore trop affirmatives : il faut entendre qu'en disant qu'il n'affirme rien, le sceptique n'affirme pas même cela. Les mots *pas plus que* n'ont dans son langage, ni un sens affirmatif et marquant l'égalité, comme quand on dit : Le pirate n'est *pas plus* méchant *que* le menteur ; ni un sens comparatif, comme quand on dit : Le miel n'est *pas plus* doux *que* le raisin ; mais un sens négatif, comme quand on dit : Il n'y a *pas plus* de Scylla *que* de chimère. Plus tard même on remplacera la formule οὐδὲν μᾶλλον par l'interrogation : τί μᾶλλον. En d'autres termes, en toutes ces formules, l'affirmation n'est qu'apparente : elle se détruit elle-même, comme le feu s'évanouit avec le bois qu'il a consumé, comme un purgatif, après avoir débarrassé l'estomac, disparaît sans laisser de trace<sup>12</sup>.

Les disciples de Pyrrhon<sup>13</sup> se donnent le nom de *ζήτητιques* parce qu'ils cherchent toujours la vérité ; de *sceptiques*, parce qu'ils examinent toujours sans jamais trouver ; d'*épbectiques*, parce qu'ils suspendent toujours leur jugement ; d'*aporétiques*, parce qu'ils sont toujours incertains, n'ayant pas trouvé la vérité.

Il importe de remarquer que le doute sceptique ne porte pas sur les apparences ou phénomènes (φαινόμενα), qui sont évidents (ἐναργῆ) mais uniquement sur les choses obscures ou cachées (ἄδηλα)<sup>14</sup>. Aucun sceptique ne doute de sa propre pensée<sup>15</sup>. Le sceptique avoue qu'il fait jour, qu'il vit, qu'il voit clair. Il ne conteste pas que tel objet lui paraisse blanc, ou que le miel lui paraisse doux. Mais le miel est-il doux ? l'objet est-il blanc ? Voilà ce qu'il ne sait pas. Il ignore tout [521] ce qui n'apparaît pas aux sens : il ne nie pas la vision, mais ignore comment elle s'accomplit : il sent que le feu brûle, mais ne sait s'il est dans sa nature de brûler. Un homme est en mouvement, ou il meurt : le sceptique l'accorde. Comment cela se fait-il ? il l'ignore. Si on dit qu'un tableau présente des reliefs, on exprime les apparences ; si on dit qu'il n'a pas de relief, on ne se tient plus à l'apparence, on exprime autre chose.

Nul doute, on le voit, que Pyrrhon n'ait fait une distinction entre les phénomènes et la réalité : c'est à peu près la même que nous faisons entre le subjectif et l'objectif. De là ce vers de Timon<sup>16</sup> :

L'apparence est reine partout où elle se présente ;  
 et Ænésidème<sup>17</sup> disait, dans le premier livre de ses *Discours Pyrrhoniens* : « Pyrrhon n'affirmait jamais rien dogmatiquement, à cause de l'équivalence des raisons contraires : il s'en tenait aux phénomènes (τοῖς φαινομένοις). »

<sup>11</sup> Diog. IX, 74. Sq. Cf. Sext. P. I, 187. Sq.

<sup>12</sup> Diog. IX, 74. Aristoc. I. I. Cf. Sextus. P. I. 206. M. VIII. 480.

<sup>13</sup> Diog. IX, 70.

<sup>14</sup> Ibid. 103.

<sup>15</sup> Diog. IX, 77. Ζητεῖν ἔλειγον οὐχ ἄπερ νοοῦσιν, ὅτι γὰρ νοεῖται δῆλον, ἀλλ' ὦν ταῖς αἰσθήσεσι μετίσχουσιν. – Ibid., 104 : καὶ γὰρ τὸ φαινόμενον τιθέμεθα, οὐχ καὶ τοιοῦτον ὄν.

<sup>16</sup> Diog. IX, 105.

Faut-il attribuer à Pyrrhon les dix tropes (τρόποι), ou raisons de douter (appelés encore quelquefois τόποι ou λόγοι) qui tenaient dans les argumentations sceptiques une si grande place ? Il est probable que Pyrrhon, en même temps qu'il opposait les raisons contraires et d'égale force, a signalé quelques-unes des contradictions des sens. M. Waddington<sup>18</sup> a ingénieusement détaché des résumés de Diogène et de Sextus un trait qui semble bien lui appartenir, et qui est comme un souvenir de ses voyages : Démophon, maître d'hôtel d'Alexandre, avait chaud à l'ombre et froid au soleil. Mais la question est de savoir si ces dix tropes, sous la forme, et dans l'ordre où ils nous sont parvenus, étaient déjà des arguments familiers à Pyrrhon<sup>19</sup>. Nous ne le croyons pas. Les dix tropes sont formellement attribués à Ænésidème par Diogène<sup>20</sup>, par Aristoclès<sup>21</sup>, par Sextus<sup>22</sup> : aucun texte précis ne permet de les attribuer à Pyrrhon. Accordons si l'on veut qu'Ænésidème n'a fait que mettre en ordre des arguments connus avant lui, et s'est borné à leur donner une forme plus précise : mais il semble impossible d'aller plus loin<sup>23</sup>.

[522] Quel est maintenant l'enseignement moral de Pyrrhon ? Sur ce point encore nous avons peu de documents. Il soutenait, dit Diogène<sup>24</sup>, « que rien n'est honnête ni honteux, juste ni injuste, et de même pour tout le reste ; que rien n'existe réellement et en vérité, mais qu'en toutes choses les hommes se gouvernent d'après la loi et la coutume : car une chose n'est pas plutôt ceci que cela ».

En dehors de cette formule toute négative, nous savons seulement que Pyrrhon considérait l'aphasie et l'ataraxie, et suivant une expression qui paraît lui avoir été plus familière, l'indifférence (ἀδιαφορία) comme le dernier terme auquel doivent tendre tous nos efforts. N'avoir d'opinion ni sur le bien, ni sur le mal, voilà le moyen d'éviter toutes les causes de trouble. La plupart du temps, les hommes se rendent malheureux par leur faute<sup>25</sup> : ils souffrent parce qu'ils sont privés de ce qu'ils croient être un bien, ou que, le possédant, ils craignent de le perdre, ou parce qu'ils endurent ce qu'ils croient être un mal. Supprimez toute croyance de ce genre : et tous les maux disparaissent ; le doute est le vrai bien : la tranquillité

---

<sup>17</sup> *Ibid.* 106.

<sup>18</sup> *Op. Cit.*

<sup>19</sup> *Diog.* IX, 80. - *Sext.* P. I. 82.

<sup>20</sup> IX, 87

<sup>21</sup> *Ap. Eus. praep. Ev.* XIV. 18, 8.

<sup>22</sup> M. VII, 345.

<sup>23</sup> La mention dans le catalogue des œuvres de Plutarque par Lamprias (*Fabric. Biblioth. Graec.*, t. V, p. 163) d'un livre : *περὶ τῶν Πύρρωνος δέκα τρόπων*, ne saurait être un argument sérieux. En supposant même le catalogue authentique, à l'époque de Plutarque, on ne fait guère de distinction entre Pyrrhon et les Pyrrhoniens.

<sup>24</sup> IX, 61. Cf. *Sext.* M, XI, 140.

<sup>25</sup> *Diog.* IX, 108, Sqq. - Cf. *Aristoc.* ap. Euseb. praep. Ev. XIV, 18, 20. *Diog.* IX, 108, Sqq. - Cf. *Aristoc.* ap. Euseb. praep. Ev. XIV, 18, 20.

l'accompagne, comme l'ombre suit le corps<sup>26</sup>. Il restera sans doute ces douleurs qu'on ne peut éviter, parce qu'elles tiennent à notre nature, le froid, la faim, la maladie : mais ces douleurs mêmes seront rendues moins vives si on y attache peu d'importance : et le sage Pyrrhonien aura du moins la consolation d'avoir ôté à la douleur tout ce qu'on peut lui enlever par prévoyance et par réflexion.

Pratiquement, il vivra comme tout le monde, se conformant aux lois, aux coutumes, à la religion de son pays<sup>27</sup>. S'en, tenir au sens commun, et faire comme les autres, voilà la règle qu'après Pyrrhon tous les sceptiques ont adoptée. C'est par une étrange ironie de la destinée que leur doctrine a été si souvent combattue et raillée au nom du sens commun : une de leurs principales préoccupations était au contraire de ne pas heurter le sens commun. « Nous ne sortons pas de la coutume, » disait déjà Timon<sup>28</sup>. Peut être n'avaient-ils pas tout à fait tort : le sens commun fait-il autre chose que de s'en tenir aux apparences ?

Tel fut l'enseignement de Pyrrhon d'après la tradition sceptique. Il faut maintenant nous tourner d'un autre côté.

III. - Si nous ne connaissions Pyrrhon que par les passages assez [523] nombreux où Cicéron parle de lui, nous ne soupçonnerions jamais qu'il ait été un sceptique. Pas une seule fois Cicéron ne fait allusion au doute Pyrrhonien. Bien plus, c'est expressément à Arcésilas<sup>29</sup> qu'il attribue la théorie d'après laquelle le sage ne doit avoir aucune opinion : et quand il parle de l'ἐποχή, c'est encore à propos d'Arcésilas. Pourtant, l'occasion de parler du scepticisme pyrrhonien ne lui a pas manqué. Il y a dans les *Académiques*<sup>30</sup> deux passages où, pour les besoins de sa cause, il énumère avec complaisance tous les philosophes qui ont révoqué en doute la certitude de nos connaissances : on est surpris de trouver dans cette liste les noms de Parménide, d'Anaxagore, de Socrate même et de Platon : on est encore plus surpris de n'y pas lire celui de Pyrrhon.

Pour Cicéron, Pyrrhon n'est qu'un moraliste très dogmatique<sup>31</sup>, très sévère, le plus sévère même de toute l'antiquité. Il croit à la vertu<sup>32</sup>, au souverain bien, qui est l'honnêteté<sup>33</sup> ; il n'admet même pas ces accommodements auxquels se prêtaient les

---

<sup>26</sup> *Diog.* IX, 107.

<sup>27</sup> *Diog.* IX, 108.

<sup>28</sup> *Ibid.* 105.

<sup>29</sup> *Acad.* II, 24, 77. Nemo superiorum non modo expresserat, sed ne dixerat quidem posse hominem nihil opinari ; nec solum posse, sed ita necesse esse sapienti. Cf. II, 18, 59.

<sup>30</sup> I, 12, 44. - II, 23, 72, Sq.

<sup>31</sup> Un historien ancien, Numénius (*Diog.* IX, 68) le regardait aussi comme un dogmatiste.

<sup>32</sup> *De Fin.* IV. 16, 13. Pyrrho scilicet, qui virtute constituta, nihil omnino quod appetendum sit relinqueret.

<sup>33</sup> *Ibid.* III, 3, 11. Eis (*Pyrrhoni et Aristoni*) istud honestum, non summum modo, sed etiam ut tu vis, solum bonum videri.

stoïciens : les choses indifférentes telles que la santé et la richesse, qui, sans être des biens, se rapprochent du bien, d'après Zénon (προηγμένα) sont absolument sans valeur aux yeux de Pyrrhon<sup>34</sup>. Cicéron le nomme presque toujours en compagnie du sévère stoïcien Ariston<sup>35</sup>, et il dit qu'il pousse plus loin que Zénon lui-même la rigidité stoïcienne<sup>36</sup>.

Ces textes, auxquels les historiens, sauf MM. Waddington<sup>37</sup> et Lewes<sup>38</sup>, ne nous semblent pas avoir apporté une attention suffisante, sont difficiles à concilier avec la tradition que nous rapportons tout [524] à l'heure. Ils ont sur les renseignements de Diogène un grand avantage : c'est qu'ils datent d'une époque beaucoup plus voisine de Pyrrhon, et où il était beaucoup moins facile de prêter à ce philosophe les idées de ses successeurs.

Il faut essayer de concilier les deux traditions. Elles sont d'accord sur un point : toutes deux attribuent à Pyrrhon la doctrine morale de l'indifférence (ἀδιαφορία), et même de l'apathie (ἀπαθεία) qui marque, d'après Cicéron, un degré de plus : le sage, suivant Pyrrhon, ne doit pas éprouver même un désir, même un penchant si faible qu'il soit : il n'est pas seulement indifférent, il est insensible. Le désaccord porte sur deux points. Suivant la tradition la plus récente, Pyrrhon est surtout un sceptique : la suspension du jugement paraît être l'essentiel, et l'indifférence, l'accessoire. Cicéron ne parle que de l'indifférence. En outre dans la tradition sceptique, Pyrrhon, loin d'employer ces expressions : la vertu, l'honnête, le souverain bien, déclare que dans la nature, il n'y a ni vertu, ni honnêteté.

Sur ce dernier point, la conciliation nous paraît assez facile à établir. Cicéron force peut être un peu le sens des expressions quand il prête à Pyrrhon des formules stoïciennes comme *virtus, honestum, finis bonorum*. Vraisemblablement il ne se servait pas de ce langage très dogmatique ou, s'il l'employait, c'était au sens usuel que donne à ces mots le langage courant : il négligeait les spéculations sur le bien en soi et la définition de la vertu. Mais, se plaçant au point de vue de la pratique, et toute théorie mise de côté, il recommandait aux autres et cherchait à pratiquer lui-même une vertu qui consistait dans la pure indifférence. Que Pyrrhon, dans la conduite de la vie, ne se désintéressât pas de la vertu, c'est ce qui nous est prouvé par le récit de Diogène, et surtout par les témoignages, d'une importance capitale,

---

<sup>34</sup> Acad. II, 42, 130. Huic (Aristoni) summum bonum est, in his rebus neutram in partem moveri, quae ἀδιαφορία ab ipso dicitur. Pyrrho autem ea ne sentire quidem sapientem : quae ἀπαθεία nominatur.

<sup>35</sup> Acad. II, 42, 130. - Fin. IV, 16, 43. - IV, 18, 49. - III, 3, 11. - V, 8, 23. - Tusc. V, 30, 85. - Off. I, 2, 6. - Fin. II, 11, 35. - II, 13, 43.

<sup>36</sup> Fin. IV. 16, 43. Mihi videntur omnes quidem illi errasse qui finem bonorum esse dixerunt honeste vivere, sed alius alio magis. Pyrrho scilicet maxime... deinde Aristo... Stoici autem quod finem bonorum in una virtute ponant, similes sunt illorum : quod autem principium officii quaerunt, melius quam Pyrrho.

<sup>37</sup> Op. cit.

<sup>38</sup> *History of philosophy*, I, 237.



de Timon. Diogène<sup>39</sup> raconte par exemple qu'il s'exerçait à devenir homme de bien (χρηστός). On verra plus loin en quels termes Timon célèbre ses vertus.

En un mot, Cicéron a eu tort d'exprimer en langage stoïcien et dogmatique les idées de Pyrrhon sur la morale. Pyrrhon n'avait pas de théorie sur la morale, pas plus que sur aucun autre sujet.

Reste la question plus délicate de savoir jusqu'à quel point Pyrrhon fut sceptique, et quel rapport il y a entre son doute et sa morale. Ici nous serions porté à croire que c'est la tradition sceptique qui a exagéré son rôle. Qu'il ait refusé de se prononcer sur aucune question, c'est ce qui ne semble guère pouvoir être contesté : encore serait-ce une question de savoir quel était pour lui le vrai sens des formules [525] οὐδὲν μᾶλλον et ἐπέχω. Avaient-elles une signification morale ou logique ? Voulait-il dire : Je ne *préfère* pas ceci plutôt que cela, ou : Je *n'affirme* pas plutôt ceci que cela ? Je m'abstiens de *choisir* ou d'*affirmer* ? Il est malaisé ou plutôt impossible pour nous de décider ici le point de vue logique et le point de vue moral se touchent de si près qu'ils se confondent<sup>40</sup>. Accordons néanmoins que ces paroles doivent être interprétées au sens logique : admettons même que pour justifier son doute, Pyrrhon ait invoqué l'équivalence des raisons contraires en faveur de chaque thèse : un texte précis nous l'affirme et nous n'avons aucune raison d'en contester l'exactitude. Mais est-il allé plus loin ? s'est-il attaché à formuler le scepticisme en termes précis, à lui donner cette sorte de rigueur qu'il a prise chez ses successeurs ? Le scepticisme, tel qu'il nous est connu, est une théorie assez subtile, élaborée par des dialecticiens, prête à la riposte et qui cherche querelle à tout le monde. Elle a une certaine affinité au moins apparente avec la sophistique, et Pyrrhon a souvent été présenté comme une sorte de sophiste, par exemple dans la légende<sup>41</sup> qui nous le montre si incertain de l'existence des choses sensibles, qu'il va se heurter contre les arbres et les rochers, et que ses amis sont obligés de l'accompagner pour veiller sur lui. Le père du Pyrrhonisme est-il un logicien adroit ou seulement un moraliste ?

Les renseignements, malheureusement insuffisants et incomplets, mais d'une authenticité incontestable, que nous fournissent les vers de Timon, permettent, croyons-nous, de répondre à cette question et de concilier la tradition de Diogène avec celle de Cicéron. Timon nous le représente comme évitant les discussions, et échappant aux subtilités des sophistes<sup>42</sup>. Ce qu'il loue chez Pyrrhon, c'est la modestie, c'est la vie tranquille qu'il a menée<sup>43</sup>, et qui le rend égal [526] aux Dieux ;

---

<sup>39</sup> *Diog.* IX, 64.

<sup>40</sup> Dans le passage d'Aristoclès cité plus haut il est expressément indiqué que le but principal de Pyrrhon est de trouver le moyen d'être heureux (τὸν μέλλοντα εὐδαιμονήσει). Le point de vue logique est subordonné au point de vue moral, et le texte tout entier peut être interprété dans le sens d'une théorie morale.

<sup>41</sup> *Diog.* IX, 62.

<sup>42</sup> *Mullach*, V, 127. sq. T. I, p. 95 :

ᾠ γέρον ὦ Πυρρων, πῶς ἢ πόθεν ἐχδύσιν εὖρες  
λατρείης δοξῶν τὲ κενοφροσύνης τὲ σοφιστῶν.

<sup>43</sup> *Mullach*, Op. cit. V. 142 :

c'est la sérénité de son âme, et le soin avec lequel il a évité les vains fantômes de la prétendue science. Le même caractère se retrouve d'ailleurs chez les successeurs immédiats de Pyrrhon. Ce qu'on voit reparaître le plus souvent dans les fragments mutilés de Timon, c'est l'horreur des discussions vaines et interminables où se complaisaient les philosophes : il leur reproche sans cesse leurs criaileries, et leurs disputes, surtout leur morgue et leurs prétentions : il mesure en quelque sorte la valeur des hommes à leur absence de morgue, et Xénophane, qu'il loue cependant beaucoup, n'en est qu'à demi exempt<sup>44</sup> (ὕπᾱτυφος). Ainsi encore Philon d'Athènes, disciple de Pyrrhon, vit loin des disputes d'école, et ne se soucie pas d'y acquérir de la réputation<sup>45</sup>. Euryloque, autre disciple de Pyrrhon, était aussi ennemi acharné des sophistes<sup>46</sup>. Si Timon se montre très dur pour Arcésilas, dont les idées, au témoignage de Sextus se rapprochent beaucoup des siennes, c'est sans doute parce qu'il use et peut-être abuse de la dialectique.

Dès lors, la doctrine de Pyrrhon nous apparaît sous un jour nouveau. Ce n'est pas par excès, par raffinement de dialectique, en renchérissant en quelque sorte sur ses contemporains, qu'il est arrivé au scepticisme : sa doctrine est plutôt une réaction contre la dialectique. Sans doute, il renonce à la science, et il est sceptique : mais ce scepticisme n'est pas l'essentiel à ses yeux, il ne s'y arrête guère, et il aurait peut-être été surpris autant que fâché d'y voir attacher son nom. Las des discussions éternelles où se plaisent ses contemporains, Pyrrhon prend le parti de répondre à toutes les questions : « Je ne sais rien ». C'est une fin de non-recevoir qu'il oppose à la vaine science de son temps ; c'est un moyen qu'il imagine pour ne pas se laisser enlacer dans les rets de l'éristique. Son scepticisme procède de son indifférence plutôt que son indifférence de son scepticisme. Son esprit s'éloigne de la logique pour se tourner tout entier vers les choses morales : il ne songe qu'à vivre heureux et tranquille. « Faire du doute, dit très bien M. Waddington, un instrument de sagesse, de modération, de fermeté et de bonheur, telle est la conception originale de Pyrrhon, l'idée mère de son système. »

On comprend dès lors qu'au temps de Cicéron, la seule chose qui eût attiré l'attention soit sa manière de comprendre la vie. Sa vie bien plutôt que ses théories, ses actes bien plutôt que ses paroles sont l'enseignement qu'il a laissé à ses disciples aussi l'un deux [527] dira-t-il<sup>47</sup> qu'il faut imiter sa manière d'être, et avoir ses

---

Τοῦτό μοι, ὦ Πυρρων, ἰμείρεται ἦτορ ἀχοῦσαι  
 πῶς ποτ' ἀνήρ ἔτ' ἄγεις πάντα μεθ' ἡσυχίης  
 μῶνος δ' ἀνθρώποισι θεοῦ τρόπον ἡγεμονευεῖς  
 ..... ρῆστα μεθ' ἡσυχίης  
 αἰεὶ ἀφροντίστως κατὰ ταῦτα  
 μὴ προσεχὶ ἰνδαλμοῖς ἡδυλογου σοφίης.

(Nous adoptons ici la correction de Bergk. V. Wachsmuth, De Timone Phliasio, Leipzig, 1859, p. 11).

<sup>44</sup> Mullach, *ibid.* V. 29. Pyrrhon au contraire (V. 122) est appelé ἀτυφος.

<sup>45</sup> *Ibid.* V. 80. - 81.

<sup>46</sup> *Diog.* IX, 69. ἦν πολεμιώτατος τοῖς σοφισταῖς ὡς καὶ Τίμων φησὶν.

<sup>47</sup> *Diog.*, IX, 64.

opinions à soi. Plus tard encore on dira que c'est par les mœurs qu'il lui faut ressembler, pour être vraiment Pyrrhonien<sup>48</sup>.

Comme Pyrrhon avait laissé de grands exemples, comme il était vénéré presque à l'égal d'un Socrate<sup>49</sup> par tous ceux qui l'avaient connu, les sceptiques trouvèrent bon plus tard, une fois leur doctrine complètement élaborée, d'invoquer son nom et de se mettre en quelque sorte sous son patronage : c'était une bonne réponse à ceux qui les accusaient si souvent de supprimer la vertu et de rendre la vie impossible. Ils étaient dans leur droit, jusqu'à un certain point, et, peu à peu, on en vint, au temps de Sextus et de Diogène, à lui attribuer des théories un peu différentes de ce qu'il avait pensé : on interpréta en un sens logique ce qui n'avait peut-être d'abord qu'une signification morale. Bref, Pyrrhon fut une sorte de saint, sous l'invocation duquel le scepticisme se plaça ; mais le père du Pyrrhonisme paraît avoir été fort peu Pyrrhonien. C'est plus tard que la formule du scepticisme fut : que sais-je ? Le dernier mot du vrai Pyrrhonisme était : Tout m'est égal.

IV. - Il résulte des considérations précédentes que si on veut se faire une idée exacte de ce qu'a été Pyrrhon, c'est sa biographie qu'il faut étudier, c'est au portrait que les anciens nous ont laissé de lui qu'il faut accorder toute son attention. Dans les renseignements que nous a transmis Diogène, les seuls qui nous donnent quelque lumière sur ce point capital, il y a sans doute plus d'un trait dont il faut se défier, plus d'un détail trop légèrement accueilli. Mais tous ces faits, même s'ils ne sont pas absolument authentiques, nous montrent au moins quelle idée on se faisait de Pyrrhon dans l'antiquité ; et sans doute la plupart sont exacts. Si on peut s'en rapporter à eux, Pyrrhon est un personnage remarquable : dans cette longue galerie d'hommes étonnants, bizarres ou sublimes, que nous fait parcourir l'histoire de la philosophie, il est à coup sûr un des plus originaux.

Il vécut pieusement (εὐσεβῶς)<sup>50</sup> avec sa sœur Philista, qui était sage-femme. A l'occasion, il vendait lui-même au marché la volaille et les cochons de lait ; indifférent à tout, il nettoyait les ustensiles de ménage, et ne dédaignait pas de laver la truie. Son égalité d'âme était inaltérable ; et il pratiquait avec une parfaite sérénité l'indifférence qu'il enseignait. S'il arrivait qu'on l'abandonnât pendant qu'il parlait, [528] il n'en continuait pas moins son discours sans que son visage exprimât le moindre mécontentement. Souvent, il se mettait en voyage sans prévenir personne : il allait au hasard, et prenait pour compagnons ceux qui lui plaisaient. Il aimait à vivre seul, cherchait les endroits déserts, et on ne le voyait que rarement parmi les siens. Son unique préoccupation était de s'exercer à la pratique de la vertu. Un jour, on le surprit à parler seul ; et comme on lui en demandait la raison, il répondit : « Je médite sur les moyens de devenir homme de bien. » Une autre fois<sup>51</sup> il était sur un

---

<sup>48</sup> Diog., IX, 70. Λέγοιτο δ' ἄν τις πυρρώνειος ὁμοτροπός.

<sup>49</sup> Lewes, dans le portrait qu'il trace de Pyrrhon (*History of philosophy*, I, 237), insiste sur cette comparaison avec Socrate.

<sup>50</sup> Diog., IX, 66, sqq.

<sup>51</sup> Diog., IX, 68. - Cf. Plut. *De prof. in virt.* II.

vaisseau battu par la tempête ; tous les passagers étaient en proie à la plus vive épouvante. Seul Pyrrhon ne perdit pas un instant son sang-froid, et montrant un pourceau à qui on venait de donner de l'orge et qui mangeait fort paisiblement : « Voilà, dit-il, le calme que doivent donner la raison et la philosophie à ceux qui ne veulent pas se laisser troubler par les événements. » Deux fois seulement, son indifférence se trouva en défaut. La première, c'est quand, poursuivi par un chien, il se réfugia sur un arbre<sup>52</sup> ; et comme on le raillait, il répondit qu'il était difficile de dépouiller tout à fait l'humanité, et qu'on devait faire effort pour se mettre d'accord avec les choses par raison, si on ne pouvait le faire par ses actions. Une autre fois, il s'était fâché contre sa sœur Philista, et comme on lui signalait cette inconséquence : « Ce n'est pas d'une femme, répondit-il, que dépend la preuve de mon indifférence. » En revanche, il supporta des opérations chirurgicales fort douloureuses avec une impassibilité et une indifférence qui ne se démentirent pas un moment. Il poussait même si loin l'indifférence, qu'un jour son ami Anaxarque étant tombé dans un marais, il poursuivit sa route sans lui venir en aide ; et comme on le lui reprochait, Anaxarque lui-même fit l'éloge de son impassibilité. On peut ne pas approuver l'idéal de perfection que les deux philosophes s'étaient mis en tête ; il faut convenir du moins que Pyrrhon prenait fort au sérieux ses préceptes de conduite. La légende qui court sur son compte n'est pas authentique, et Diogène lui-même dit qu'elle avait provoqué les dénégations d'Enésidème. Si elle l'était, et si elle a un fond de vérité, il faudrait l'expliquer tout autrement qu'on ne fait d'ordinaire. Ce n'est pas par scepticisme, c'est par indifférence qu'il serait allé non pas sans doute donner contre les rochers et les murs, mais commettre des imprudences qui inquiétaient ses amis. Il ne tenait pas à la vie. C'est de lui que Cicéron<sup>53</sup> a dit qu'il ne faisait [529] aucune différence entre la plus parfaite santé et la plus douloureuse maladie. C'est lui encore qui, au témoignage d'Epictète<sup>54</sup>, disait qu'il n'y a point de différence entre vivre et mourir. »

Sa philosophie, on le voit, est la philosophie de la résignation, ou mieux, du renoncement absolu. C'est ainsi, nous dit-on encore, qu'il avait toujours à la bouche ces vers d'Homère :

Les hommes sont semblables aux feuilles des arbres,  
et ceux-ci :

Mais toi, meurs à ton tour. Pourquoi gémir ainsi ?  
Patrocle est mort, et il valait bien mieux que toi.

Cet homme extraordinaire inspira à tous ceux qui le virent de près une admiration sans bornes. Ses concitoyens, nous l'avons dit, lui élevèrent une statue après sa mort, et lui conférèrent les fonctions de grand prêtre<sup>55</sup>. Il leur avait donné de la philosophie une si haute idée, qu'en son honneur, ils exemptèrent les

<sup>52</sup> *Diog.* L. 1. Cf. - *Aristoc.* ap. Euseb. *Praep. év.* XIV, 18, 26.

<sup>53</sup> *De Fin.* II, 13, 43... « ut inter optime valere et gravissime aegrotare nihil prorsus dicerent interesse. »

<sup>54</sup> *Stob. Serm.* 121, 28. Πυρρων ἔλεγε μηδὲν διαφέρειν ζῆν ἢ τεθνάναι.

<sup>55</sup> *Diog.*, IX, 69.

philosophes de tout impôt. Son disciple Nausiphane<sup>56</sup>, le même peut-être qui fut le maître d'Epicure, avait été séduit par ses discours ; et on raconte qu'Epicure l'interrogeait souvent sur le compte de Pyrrhon dont il admirait la vie et le caractère. Comment croire qu'il ait exercé un tel ascendant sur Nausiphane, esprit indépendant, et sur Epicure, si peu soucieux de la logique, si sa principale préoccupation avait été de mettre des arguments en forme ? Il parlait de morale plutôt que de science, et sa vertu donnait à ses discours une autorité que n'ont jamais eue les raisonnements sceptiques.

Mais ce qui plus que tout le reste, témoigne en faveur de Pyrrhon, c'est l'admiration qu'il inspira à Timon. Timon n'avait pas l'admiration facile : il est l'inventeur des *Silles*, et il persifla avec une malice impitoyable un fort grand nombre de philosophes, entre autres Platon. Seul, Pyrrhon trouva grâce devant lui. Quand il parle de son maître, c'est sur le ton de l'enthousiasme : « Noble vieillard, s'écrie-t-il<sup>57</sup>, Pyrrhon, comment et par quels chemins as-tu su échapper à l'esclavage des doctrines, et des futiles enseignements des sophistes ? Comment as-tu brisé les liens de l'erreur et de la croyance servile ? tu ne t'épuises pas à scruter la nature de l'air qui enveloppe la Grèce, l'origine et la fin de toutes choses. » Et ailleurs : « Je l'ai vu simple et sans morgue, affranchi de ces inquiétudes avouées ou secrètes dont la vaine multitude des hommes se laisse accabler [530] en tous lieux par l'opinion et par les lois instituées au hasard<sup>58</sup>. » « Pyrrhon, je désire ardemment apprendre de toi comment encore sur la terre, tu mènes une vie si heureuse et si tranquille, comment, seul parmi les mortels, tu jouis de la félicité des Dieux. »

Ces vers font naturellement penser à ceux où Lucrèce exprime si éloquemment son admiration pour Epicure : c'est le même sentiment, la même effusion de disciple enthousiaste. Mais encore faut-il remarquer que Lucrèce n'est pas un railleur de profession : il y a loin du grave et sévère Romain au Grec spirituel et mordant, à l'esprit délié et subtil, prompt à saisir tous les ridicules et à démasquer toutes les affectations. En outre, Lucrèce n'avait pas connu personnellement Epicure ; Timon a vécu plusieurs années dans l'intimité de Pyrrhon. Quelle solide vertu il fallait avoir pour résister à une pareille épreuve ; et quel plus précieux témoignage pourrait-on invoquer en l'honneur de Pyrrhon que le respect qu'il sut inspirer à un Timon !

Il nous est bien difficile, avec nos habitudes d'esprit modernes, de nous représenter ce personnage où tout semble contradictoire et incohérent. Il nous est donné comme sceptique, et il l'est en effet : pourtant ce sceptique est plus que stoïcien. Il ne se borne pas à dire : Tout m'est égal, il met sa théorie en pratique. On a vu bien des hommes dans l'histoire de la philosophie et des religions, pratiquer le détachement des biens du monde, et le renoncement absolu. Mais les uns étaient soutenus par l'espérance d'une récompense future, ils attendaient le prix de leur vertu, et les joies qu'ils entrevoyaient reconfortaient leur courage, et les assuraient

---

<sup>56</sup> *Ibid.*, 64.

<sup>57</sup> *Diog.*, IX, 65.

<sup>58</sup> Euseb. *Praep. ev.*, I, 14.

contre eux-mêmes. Les autres, à défaut d'une telle espérance, avaient du moins un dogme, un idéal, auquel ils faisaient le sacrifice de leurs désirs et de leur personne ; et la conscience de leur perfection était comme une compensation à tant de sacrifices. Tous avaient pour point d'appui une foi solide. Seul, Pyrrhon n'attend rien, n'espère rien, ne croit à rien, pourtant il vit comme ceux qui croient et espèrent. Il n'est soutenu par rien, et il se tient debout ; il n'est ni découragé, ni résigné, car non seulement il ne se plaint pas, mais il croit n'avoir aucun sujet de plainte. Ce n'est ni un pessimiste, ni un égoïste ; il s'estime heureux, et cherche à partager avec autrui le secret du bonheur qu'il croit avoir trouvé. Il n'y a pas d'autre terme pour désigner cet état d'âme, unique peut-être dans l'histoire, que celui-là même dont il s'est servi : c'est un indifférent. Je ne veux certes pas dire qu'il ait raison, ni qu'il soit un modèle à imiter : comment contester au moins [531] qu'il y ait là un étonnant exemple de ce que peut la volonté humaine ? Quelques réserves qu'on puisse faire, il y a peu d'hommes qui donnent une plus haute idée de l'humanité. En un sens, Pyrrhon, dépasse Marc-Aurèle et Spinoza. Et c'est peut-être lui qui a dit que la douceur est le dernier mot du scepticisme<sup>59</sup>.

Il n'y a pas à s'y tromper, il faut reconnaître là l'influence de l'Orient. L'esprit grec n'était pas fait pour de telles audaces : elles ne furent plus renouvelées après Pyrrhon. Les cyniques avaient bien pu faire abnégation de tous les intérêts humains, mépriser le plaisir, exalter la douleur, s'isoler du monde ; mais c'était en prenant à l'égard des autres un ton d'arrogance et de défi ; et, dans cette vertu d'ostentation et de parade, l'orgueil, la vanité et l'égoïsme trouvaient leur compte. Plus sérieux, et plus sincères peut-être, les stoïciens, ou du moins les plus illustres d'entre eux, renoncent à cette vaine affectation, et se préoccupent moins d'étonner les autres, que de se mettre discrètement et honnêtement, dans leur for intérieur, en parfait accord avec la raison. Mais sans compter qu'ils admettent encore quelques adoucissements, il y a en eux je ne sais quoi d'apprêté et de tendu : ils se raidissent avec un merveilleux courage, mais on sent l'effort. Chez Pyrrhon, le renoncement semble devenir aisé, presque naturel il ne fait aucun effort pour se singulariser ; et s'il a dû lutter contre lui-même (car on nous assure qu'il était d'abord d'un naturel vif et emporté), sa victoire semble définitive. Il vit comme tout le monde, sans dédaigner les plus humbles travaux ; il a renoncé à toutes les prétentions, même à celle de la science, surtout à celle-là. Il ne se donne pas pour un sage supérieur aux autres hommes, et ne croit pas l'être : il n'a pas même l'orgueil de sa vertu. Il fait plus que de respecter les croyances populaires : il s'y conforme, fait des sacrifices aux Dieux, et accepte les fonctions de grand-prêtre : il ne paraît pas les avoir remplies plus mal qu'un autre.

C'est l'exemple des gymno-sophistes et des mages de l'Inde qu'il a amené à ce point : c'est dans l'Inde qu'il s'est assuré que la vie est peu de chose, et qu'il est possible de le prouver. Les leçons de Bryson et d'Anaxarque avaient préparé le terrain : l'un en lui enseignant la dialectique, lui en avait appris le néant ; l'autre lui

---

<sup>59</sup> Diog. IX, 108. ...τινὲς καὶ τὴν ἀπαθειαν, ἄλλοι δὲ τὴν πραότητα τέλος εἰπεῖν φασ τοῦς σκεπτικοῦς.

avait enseigné que toutes les opinions sont relatives, et que l'esprit humain n'est pas fait pour la vérité absolue. Les gymno-sophistes firent le reste, et lui montrèrent mieux que par des arguments et des disputes la vanité des choses humaines.

[532] Ce n'est point là une conjecture. Diogène<sup>60</sup> nous dit que s'il cherchait la solitude et s'il travaillait à devenir homme de bien, c'est qu'il n'avait jamais oublié les paroles de l'Indien qui avait reproché à Anaxarque d'être incapable d'enseigner aux autres la vertu, et de fréquenter trop assidûment le palais des rois.

Pourtant, il faut se garder de diminuer l'originalité de Pyrrhon, et de le réduire au rang d'un simple imitateur de la sagesse orientale : il est plus et mieux qu'un gymno-sophiste indien. Nous connaissons mal les pensées de ces sages de l'Orient, et nous ne savons pas par quelles raisons ils justifiaient leur renoncement. Mais si, comme il est permis de le présumer, c'est surtout des préceptes du Bouddha qu'ils s'inspiraient, on voit la distance qui les sépare du Grec savant et subtil, expert à tous les jeux de la dialectique, informé de toutes les sciences connues de son temps. Ce n'est pas uniquement sous l'influence de la tradition, de l'éducation et de l'exemple, que le contemporain d'Aristote est arrivé au même point. Ce n'est qu'après avoir fait en quelque sorte le tour des doctrines philosophiques, comme il avait fait le tour du monde. Il s'est reposé dans l'indifférence et l'apathie, non parce qu'il ignorait les sciences humaines, mais parce qu'il les connaissait trop. Il joint la sagesse grecque à l'indifférence orientale, et la résignation revêt chez lui un caractère de grandeur et de gravité qu'elle ne pouvait avoir chez ceux qui furent ses modèles.

En résumé, l'enseignement de Pyrrhon fut tout autre que ne le disent la plupart des historiens. Où ils n'ont vu qu'un sceptique et un sophiste, il faut voir un sévère moraliste, dont on peut à coup sûr contester les idées, mais qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Le scepticisme n'est pas pour lui une fin, c'est un moyen : il le traverse sans s'y arrêter. Des deux mots qui résument tout le scepticisme : *époque* et *adiaphorie* c'est le dernier qui est le plus important à ses yeux ; ses successeurs renversèrent l'ordre, et firent du doute l'essentiel, de l'indifférence l'accessoire. En gardant la lettre de sa doctrine ils en altérèrent l'esprit. Pyrrhon eut souri sans doute et montré quelque compassion s'il eût vu Sextus Empiricus se donner tant de peine pour rassembler en deux interminables et indigestes ouvrages tous les arguments sceptiques. Il arrivait à ses fins bien plus simplement. Il fut avant tout un désabusé : il fut un ascète grec.

---

<sup>60</sup> *Diog.*, IX, 63.